



11 février 1883

La Sainte vierge, notre modèle dans le mystère de la présentation de notre Seigneur au temple

Mes chères filles,

J'avais eu la pensée, au moment de la fête de la Présentation de notre Seigneur au temple, de vous parler de ce mystère au point de vue du sacrifice immense qu'a fait la Sainte Vierge en offrant son Fils, et de la manière dont cette divine victime a été déposée sur l'autel, séparée de tout.

Pour les religieuses, il y a là un grand exemple. Elles aussi, le jour de leur profession, ont été déposées par leur volonté, leur choix, leur demande, sur l'autel, comme victimes s'offrant à notre Seigneur. C'est là ce qu'elles ont demandé à l'Église, et c'est par les mains de cette Mère qu'elles ont été déposées sur l'autel.

Nous entrons maintenant dans le Carême¹ et, pendant ce temps, c'est cet esprit de sacrifice, de détachement et d'immolation qui fera le mérite de nos œuvres. Nous pouvons chercher dans cet esprit un supplément à ce que nos santés ne nous permettent pas de faire. Autrefois on était plus fort, et le travail de l'éducation comportait en lui-même moins de fatigue. L'enseignement était une chose extrêmement simple. Quand on avait des enfants à élever dans les monastères, il semblait qu'il était suffisant de leur apprendre à prier, à coudre, pourvu qu'elles connaissent très bien leur religion et qu'elles écrivent un peu de français, c'était assez. Alors on ne trouvait pas que les fautes d'orthographe soient un grand inconvénient, si l'on savait s'exprimer en bon français : c'était l'avis de madame de Maintenon elle-même. Aujourd'hui on a renversé la proposition : on ne cherche pas à s'exprimer en bon français, mais on est très sévère pour les fautes d'orthographe d'usage. J'avoue que je suis un peu de l'avis de madame de Maintenon et que je préfère quelques fautes d'orthographe d'usage avec un style pur, irréprochable, un français où chaque mot est à sa place, où les expressions sont toujours heureusement choisies, à une orthographe très soignée, quand le français fait défaut. Mais ceci est un détail.

Il n'en est pas moins vrai que ce que l'on a aujourd'hui, dans notre vie d'enseignement, à apprendre et à faire apprendre aux enfants, constitue une fatigue véritable, et qu'à cause des tempéraments affaiblis, nous ne sommes plus en état de pratiquer les austérités auxquelles on se livrait autrefois. Quelques-uns pensent aussi que les révolutions, les troubles et la vie moderne ont affaibli les santés. Enfin, l'un portant l'autre, dans l'ordre du jeûne et de l'abstinence et des mortifications corporelles de toute espèce, nous pouvons très peu de chose. Mais dans l'ordre que je vais aborder, il n'y a pas de limites.

1. Le mercredi des Cendres était le 7 février.

Quand il s'agit de se donner à Dieu, de se regarder comme une chose qui lui appartient, de se placer sur l'autel dans un détachement absolu, aucune raison de santé ne peut être un obstacle. Si nos esprits sont plus cultivés, nous devons d'autant plus comprendre l'étendue de ce que Dieu demande, et mettre d'autant plus de générosité dans le don que nous lui faisons. Je veux surtout insister sur deux choses auxquelles nous avons à renoncer souvent, parce qu'elles reviennent sans cesse et qu'elles peuvent se rapporter à l'esprit de sacrifice : sacrifier ses aises et sacrifier ses amusements.

Vous serez peut-être étonnées au premier abord, car nous n'avons pas beaucoup d'amusements et nous avons encore moins nos aises. Et cependant, dans une vie comme la nôtre, il est facile d'introduire une certaine disposition à rechercher ses aises, soit d'un côté, soit d'un autre, soit pour une chose, soit pour une autre. Si vous connaissez une religieuse qui, jusque dans les plus petites choses, ne recherche jamais ses aises, prend toujours la place la plus incommode, ne se laisse aller en rien, vous la trouvez édifiante, mortifiée. C'est dans un examen sérieux avec soi-même, que chacune peut voir où elle en est sur ce point.

Quant à rechercher ses amusements, cela vous paraît encore plus extraordinaire. Dans le monde, on ne vit que d'amusements, on croit avoir perdu sa journée quand on l'a passée sans s'amuser.

Le matin on se demande : « Qu'est-ce que nous pourrions bien faire pour nous amuser ? Quels plaisirs aurons-nous aujourd'hui ? » Ceci est tout ce qu'il y a de plus opposé à l'esprit chrétien : il n'y a pas d'alliance entre l'esprit chrétien et l'esprit d'amusement.

Autrefois, une famille chrétienne était une famille sérieuse dans laquelle on menait une vie occupée de devoirs : devoirs envers les personnes âgées, devoirs envers les personnes jeunes qu'on avait à élever. Enfin c'était une vie de dévouement et de devoir. Il y a deux ou trois siècles, on aurait été profondément étonné si, dans une famille chrétienne, on avait entendu dire : « Que ferons-nous aujourd'hui pour nous amuser ? » ; on aurait répondu : « Comment, s'amuser ? Ce n'est pas là le but de la vie. » Je parle ici des familles chrétiennes, telles que celle de madame de Chantal, quand elle était encore dans le monde ; celle de madame Acarie, etc. Il est facile de voir, en regardant autour et à côté de ces familles, dans les rangs élevés comme dans les rangs inférieurs, que dans ce temps-là, s'amuser n'était pas l'occupation de la vie. C'est une des tristes choses de notre époque que de voir les amusements prendre tant de place.

Quant à vous, vous avez renoncé à tout ce qui s'appelle amusements. Mais est-ce qu'il n'y a pas encore des choses qui vous amusent et d'autres qui vous ennuiant ? On entend quelquefois des sœurs dire : « Cela est ennuyeux » ou : « C'est une occupation amusante. Cela m'amuserait de faire telle chose. » Je ne crois pas qu'on aurait entendu, il y a deux siècles, une religieuse dire : « Ceci est ennuyeux ; cela m'ennuie ».

Il y a aussi les amusements de l'esprit : on ferait volontiers des lectures qui amusent. Prenez garde, c'est une des choses auxquelles on a le plus à renoncer. Vous avez tout donné à notre Seigneur ; vous avez fait le sacrifice de tous les amusements extérieurs. Il reste les amusements de l'esprit. On peut très bien s'amuser avec son propre esprit, soit par l'imagination, soit en se rappelant telle ou telle chose qui nous a amusées, soit en se créant des amusements au-dedans de soi-même.

Dans les conversations, dans les rapports, ne cherche-t-on pas quelquefois ses amusements ? On aime mieux telle personne amusante. Parmi les enfants, on préfère la conversation de celle-ci ou de celle-là, moins ennuyeuse. Considérez donc si la question de l'amusement ou de l'ennui n'a pas encore quelque action sur vous, si vous n'avez pas besoin de renoncer aux amusements extérieurs ou intérieurs, aux amusements de l'esprit et à ceux qu'on peut trouver dans les occupations.

Ce qu'il faut chercher toujours, ce n'est pas ce qui plaît, ce qui est agréable, ce qui convient, ce qui amuse, mais c'est notre Seigneur Jésus-Christ, son imitation, sa volonté, à l'exemple de saint Vincent de Paul qui disait souvent : *Que voulez-vous de moi, maintenant, Seigneur ?*² Ce qu'il faut encore chercher, c'est le devoir, ce qu'on pourrait faire pour mieux accomplir le service de Jésus-Christ. Si vous êtes très ferventes, vous irez plus loin et vous chercherez le sacrifice, offrant un visage paisible à toutes les choses qui se présentent dans la vie, aux choses même qui offrent de l'ennui. On peut avoir affaire à des personnes ennuyeuses, à des enfants désagréables ; il faut préférer, par esprit de sacrifice et d'immolation, ce qui vous coûte le plus sous ce rapport à ce qui vous plairait davantage.

Réfléchissez-y, mes sœurs, et appliquez cela à toute votre vie. C'est un point extrêmement pratique et consolant en même temps. Une fois qu'on s'est immolé à notre Seigneur, on s'est placé sur l'autel, se détachant de tout, on a accepté de renoncer à ses aises, à ses amusements, on peut trouver encore une infinité d'occasions de renouveler son sacrifice, en faisant en tout juste le contraire de ce qu'on aimerait faire. Mais remarquez que plus on a eu l'esprit du monde, plus on a vécu dans le monde tel qu'il est aujourd'hui, plus on a d'efforts à faire pour renoncer à ses amusements et à ses aises.

Voilà ce que je vous propose pendant ce Carême. Vous imiterez la très Sainte Vierge offrant à Dieu ce qu'elle avait de plus cher, et notre Seigneur Jésus-Christ se présentant comme victime pour nous. Vous le prendrez comme but de votre vie. Vous irez à lui au lieu d'aller à vous-mêmes. Vous porterez ainsi à votre amour-propre le plus rude coup que vous puissiez lui porter, et vous serez plus avancées à la fin de ce Carême, que si vous aviez fait les plus grandes mortifications corporelles³.

2. *Quid nunc Christus ?*

3. Les Annales indiquent, à la date du 18 février, un Chapitre sur le silence de parole et d'action pour favoriser le silence intérieur. Aucune note n'en a été retrouvée.